



Et maintenant dit-elle soyez prudent. (Page 140. Col. 2.)

LES DRAMES DE LA JUSTICE

LES VICTIMES

(Suite)

A la messe matinale que célébra l'abbé Chaumont, tout le monde pleurait. Enfin le cocher monta sur son siège, Jeanne se jeta de nouveau dans les bras de sa bienfaitrice, Cécile l'embrassa avec effusion, le comte Henri demeura immobile, glacé, incapable de faire un pas et de prononcer une parole.

— Au revoir, monsieur Henri, dit Jeanne.

— Adieu, répondit le comte, Dieu vous garde, Jeanne !

La jeune fille se pencha à la portière afin d'apercevoir le plus longtemps possible le toit du château de Civray : puis, quand sa façade rouge se fondit dans l'éloignement, quand les grands arbres de l'avenue se mêlèrent au fond sombre de la colline boisée, elle se rejeta dans le fond de la voiture et fondit en larmes.

Le vieux Comtois qui accompagnait Jeanne, se montra plein de bontés pour la jeune fille.

Au fond de son cœur, le brave homme accusait Mme de Civray. Il ne comprenait point qu'après avoir élevé celle-ci en enfant de la maison, on la renvoyât un jour brusquement. Mais au premier mot de regret qu'il prononça sur le départ de Jeanne, en y ajoutant l'idée d'un blâme implicite pour sa bienfaitrice, Jeanne défendit Mme de Civray.

— Vous êtes un ange, mademoiselle Jeanne, dit le vieux serviteur.

— Non, répondit celle-ci, avec un pâle sourire, je suis seulement une honnête fille.

Le voyage fut long. Avant d'arriver à Paris, on dut relayer plusieurs fois. Chaque soir, à l'entrée de la nuit, la voiture s'arrêtait devant une de ces nombreuses auberges, échelonnées alors sur la grande route, et où la domesticité s'empressait aussitôt auprès des arrivants, tandis que, sur le seuil, l'hôtelier, suivi de son chien, examinait d'un œil exercé la condition de ses nouveaux clients.

Le lendemain, on repartait à l'aube, et ce ne fut qu'après quelques étapes que l'équipage put s'arrêter

définitivement au numéro 50 de la rue Saint-Honoré. Le bruit des grelots des chevaux et du postillon causa un mouvement de curiosité dans la rue. La porte d'une boutique de lingère s'ouvrit toute grande ; de gentils minois s'encadrèrent au milieu de l'étalage de fleurs et de rubans, et une vieille dame, à figure vénérable, s'avança sur le seuil.

Comtois ouvrit la portière et Jeanne descendit.

En un instant, les bagages de la jeune fille s'entassèrent dans la boutique, le postillon alla remiser sa voiture à l'auberge ; Comtois accepta de dîner chez la vieille lingère, et pour la dernière fois put parler de Civray. Vers neuf heures, l'ancien serviteur partit, et Jeanne, conduite à sa chambre, s'y trouva seule, toute seule.

L'excès de la fatigue lui ferma bientôt les yeux.

Quand elle les rouvrit, la vieille lingère aux cheveux blancs était devant elle, souriant avec le sourire effacé, pâli, des gens qui ont connu, sinon les défaites, du moins les combats de la vie.

Elle s'assit au chevet de Jeanne, lui parla lentement, longuement, mettant des sourdines à sa voix. Elle se faisait caressante et bonne, prise soudainement de pitié pour cette belle jeune fille dont les yeux gardaient la trace des pleurs versés pendant les heures d'insomnie.

Jeanne écoutait ; elle sentait une certaine douceur à l'entendre. La vieille dame l'entretenait de la valeur de la boutique, du nombre et de la qualité des clientes.

— Vous gagnerez beaucoup plus d'argent que moi, lui disait-elle ; la mode, si changeante, veut des femmes jeunes, pour s'occuper de parure. Tous ceux que j'aimais sont morts ; la somme que m'a payée M. l'abbé Chaumont suffit pour m'assurer une grande aisance. Si vous êtes ambitieuse, vous ferez fortune, avec ce magasin dont vous doublerez l'importance.

— Il me suffira d'y vivre, Madame.

— Vous auriez tort de vous contenter de si peu. Permettez-moi de vous faire observer, d'ailleurs, que montrer une grande aptitude pour le commerce sera témoigner votre reconnaissance à madame la comtesse de Civray.

Jeanne se leva, et descendit au magasin.

Les jeunes filles l'avaient à peine entrevue la veille. Depuis leur arrivée à la boutique, elles ne cessaient de causer de la nouvelle patronne. Serait-elle douce ou sévère ? Elle leur avait semblé jolie, mais le jour baissait au moment de son arrivée.

Quand Jeanne parut, les ouvrières sourirent des yeux et des lèvres, hors une seule, Arthémise qui, ayant de grandes prétentions à la beauté, s'irrita de la trouver si charmante. Jeanne s'informa de l'emploi de chacune, puis elle prit place à côté de Mme Despois.

En attendant les clientes, celle-ci ouvrait devant Jeanne les livres de commerce ; lui expliquait les signes remplaçant les chiffres ; feuilletait le livre d'adresses, ajoutant un mot de renseignement à chaque nom de cliente. Celle-ci payait très bien ; cette autre laissait, pendant six mois, les notes en souffrance. Le chiffre du crédit pouvait monter à deux milles livres pour celle-là, tandis que dépasser cinq cents livres pour cette dernière serait une imprudence. Jeanne écoutait, suivait des yeux sur les registres, les chiffres et les noms ; puis tout à coup, les discours de la vieille lingère se confondaient dans son désir, et elle se retrouvait au bord d'un étang, respirant, à l'ombre des saules moussus, le parfum vague des grands iris-jaunes.

Elle voulut réagir sur cette rêverie involontaire, ouvrit les tiroirs, subit l'inventaire des marchandises, et le soir, plus brisée encore que la veille, elle s'endormit en posant son front lourd sur l'oreiller.

Le lendemain elle recommença le même labeur.

Pendant une absence de Mme Despois, elle reçut même deux clientes. Grâce à l'habitude de vivre près de la comtesse de Civray, Jeanne possédait un goût exquis.

Elle sut donner des conseils sur le choix d'une dentelle, le nœud fichu. Son élégance naturelle, sa voix harmonieuse, la distinction de son langage, charmèrent.